

Place aux livres

Numéro 119, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

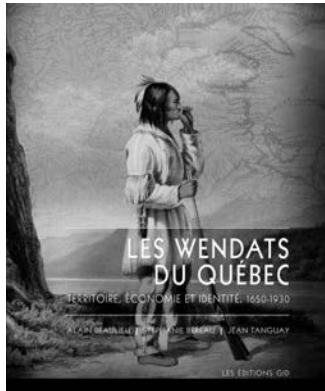
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (119), 41–46.

Alain Beaulieu, Stéphanie Béreau et Jean Tanguay. *Les Wendats du Québec : économie, territoire et identité, 1650-1930*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 240 p.



Bien qu'ils aient choisi de traiter d'un thème étroitement associé aux revendications des Autochtones – le territoire –, les auteurs expliquent dès l'introduction que leur ouvrage « entend se situer en dehors de la tendance de plus en plus manifeste dans l'écriture de l'histoire des Wendats à ramener la plupart des enjeux à des préoccupations d'ordre juridique ». Évacuée, donc, toute tentative d'interpréter le controversé traité de Murray de 1760. Et évacuée, du même coup, la tentation de définir les contours du territoire sur lequel les Wendats pourraient aujourd'hui prétendre à des droits.

La perspective adoptée par les auteurs, tous trois spécialistes en histoire autochtone, est plutôt celle de l'étude des transformations globales de l'économie et du rapport au territoire des Wendats, entre leur installation dans la région de Québec, en 1650, et les premières décennies du XX^e siècle. Une économie de subsistance basée sur l'agriculture, la chasse, la pêche, le commerce et l'artisanat, autant de facettes de l'indianité wendate qui connaîtront une évolution marquée au fur et à mesure de leur intégration au monde colonial.

À travers six chapitres denses et documentés, le lecteur suit le parcours de la communauté, à l'origine installée sur les bords de la baie Georgienne. La sédentarisation définitive des Wendats à proximité de Québec, dans un cadre seigneurial limitant les

déplacements périodiques du village, entraîne inévitablement le déclin de l'agriculture. La chasse, élément identitaire fort au XIX^e siècle, subit elle aussi le même sort face au mouvement de colonisation et à la dépossession territoriale qu'il entraîne. Tous ces changements amènent les Wendats à réorienter leur économie vers le commerce, notamment, ainsi que vers l'artisanat. Les passages traitant des « curiosités indiennes » sont d'ailleurs particulièrement captivants, tout comme ceux décrivant le partage des territoires de chasse entre les Autochtones « domiciliés » de la vallée du Saint-Laurent.

Au terme de cette évolution, vers 1930, l'économie wendate a perdu tout lien avec la culture traditionnelle. C'est désormais le travail salarié, à l'extérieur de la réserve, qui devient l'occupation principale de la majorité. Ce qui ne veut pas dire perte de l'indianité. Au contraire, les auteurs voient là un trait culturel fondamental des Wendats : leur capacité à s'intégrer à une société issue de la colonisation, sans pour autant renoncer à leur identité.

Cette recherche fouillée et passionnante, rédigée dans un style accessible, est particulièrement bien servie par la superbe édition proposée par les Éditions GID. L'ouvrage de plus de 300 pages contient une iconographie riche et variée (plus d'une centaine d'illustrations), où la très grande majorité des reproductions sont en couleurs. On y retrouve notamment de nombreuses toiles, dont les incontournables de Cornelius Krieghoff, ainsi que plusieurs magnifiques photographies du début du XX^e siècle tirées du Fonds Marius Barbeau. Des représentations de Wendats à diverses époques côtoient des vues du village de Lorette (aujourd'hui Wendake) ou des scènes de chasse, des images de faune, de costumes et d'objets d'artisanat. Quelques cartes, encadrés et tableaux complètent et appuient le propos. Une mention particulière également pour le graphisme, impeccable.

Un ouvrage de grande qualité, en somme, et ce, à tout point de vue.

Jean-Philippe Jobin

Michel Jean. *Le vent en parle encore*. Montréal, Éditions Libre Expression, 2013, 240 p.



Michel Jean, bien connu pour sa carrière de journaliste télé, est également un auteur au talent confirmé. *Le vent en parle encore* est déjà son quatrième roman. Cette œuvre de fiction lève le voile sur une situation vécue par environ 150 000 jeunes Amérindiens, âgés de six à seize ans, au Québec, entre les années 1820 et 1980.

Durant cette période, des milliers d'enfants de diverses communautés autochtones furent envoyés, bien souvent de force, dans des pensionnats éloignés où on les a contraints à apprendre une autre langue et à vivre selon des coutumes qui leur étaient totalement étrangères, et ce, dans des conditions misérables.

L'histoire se déroule dans l'un de ces établissements, le pensionnat catholique de Fort George, dans le nord du Québec, entre 1936 et 1952. À travers les yeux de trois enfants, l'auteur décrit la vie dans ce collège où sont allés plusieurs membres de sa famille. Marie, Virginie et Thomas vivront différemment ces grands bouleversements, mais leur existence sera marquée à tout jamais.

Les sévices que les pensionnaires ont subis au quotidien sont décrits sans ménagement, mais tout en finesse. Michel Jean nous fait passer par une multitude d'émotions et sait capter notre attention du début à la fin du récit. Bien que

l'œuvre soit fictive, le lecteur n'a aucune peine à imaginer la dure réalité de ces jeunes pendant leur séjour dans ces pensionnats tant les descriptions des événements sont réalistes. Au-delà du roman de fiction, cet ouvrage a un devoir de mémoire. Il est important de savoir que de telles pratiques ont existé au Québec durant toutes ces années.

Même si le gouvernement travaille à réparer les blessures du passé et que des excuses publiques ont été faites par le premier ministre du Canada, en 2008, il n'en demeure pas moins que ces tristes événements ont aggravé les problèmes sociaux qui sont présents dans plusieurs communautés autochtones encore aujourd'hui.

Michel Jean a mis son talent journalistique au service de la communauté, mais cette fois d'une manière complètement différente afin de révéler une réalité encore ignorée par plusieurs.

Johannie Cantin

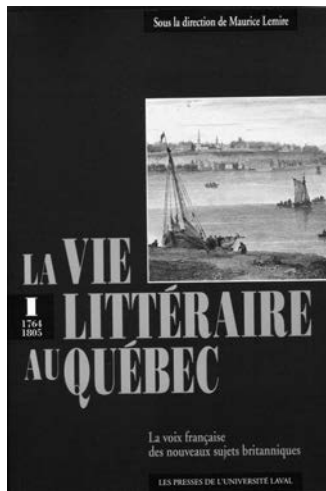


Maurice Lemire et al. (dir.). *La vie littéraire au Québec, tome I (1764-1805). La voix française des nouveaux sujets britanniques*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 498 p.

Luc Bonenfant, Annie Cantin, Karine Cellard, Daniel Chartier, Marie-Frédérique Desbiens, Michel Lacroix, Kenneth Landry, Hélène Marcotte, Pierre Rajotte, Lucie Robert, Denis Saint-Jacques et Chantal Savoie (collectif). *La vie littéraire au Québec, tome VI 1919-1933. Le nationaliste, l'individualiste et le marchand*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, xv + 748 p.

Depuis un quart de siècle, une équipe d'universitaires émanant de l'Université Laval et d'autres institutions québécoises ont tenté de raconter les grands moments de la culture québécoise à travers le prisme de sa littérature. Pro-cédant chronologiquement, le tout

premier tome du projet *La vie littéraire au Québec* démarrait son récit après la défaite de 1759, en montrant déjà le statut particulier de ces Français d'Amérique coupés de la France et, de ce fait, forcés de s'émanciper du point de vue culturel et identitaire. Pourtant, le dynamisme de cette vie littéraire foisonnante du XVIII^e siècle n'était pas forcément calqué sur l'Ancien Régime.



Quatre autres tomes de ce cycle ont suivi. Vingt ans et cinq volumes plus tard, le sixième tome du projet *La vie littéraire au Québec* reconferme la multiplicité de la littérature en sol québécois en couvrant cette fois-ci la période de l'entre-deux-guerres, soit entre 1919 et 1933.

L'approche de l'équipe demeure la même que pour les tomes précédents : le corpus comprend la Francophonie d'Amérique, incluant les provinces canadiennes, sans négliger les francophones des États-Unis. La dimension sociologique est considérable et constitue l'une des richesses de ce projet interdisciplinaire. Sur le plan théorique, on synthétise dès les premières pages de la présentation les apports transposables de la pensée française sur le mouvement des idées (à partir des modèles interprétatifs proposés par Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Anne-Marie Thiesse), auxquels s'ajoutent des écrits de certains chercheurs québécois comme Jeanne Lapointe et Marc Angenot afin de saisir la

spécificité de notre discours social et de notre identité nationale (p. ix). Pour illustrer ce vaste panorama culturel, la simple description des livres marquants et des auteurs les plus célèbres aurait sans doute risqué de laisser dans l'ombre la trame réelle de notre imaginaire collectif et les nombreux débats provoqués par les œuvres; en conséquence, les auteurs de *La vie littéraire au Québec* ont donc privilégié une optique large incluant simultanément le discours des critiques, les revues culturelles et les périodiques, les prix littéraires, les nombreux écrits non littéraires, sans oublier le rôle des associations comme L'École littéraire de Montréal, la Société des auteurs à Québec ou encore la Société des poètes canadiens-français (p. 163). Cette « vie littéraire » effervescente du Canada-Français d'antan s'illustre de diverses manières, notamment par l'action des libraires-éditeurs, les salons littéraires et les expositions de livres (p. 241). Les sources de documentation pour ces périodes restent cependant limitées, par exemple dans le chapitre consacré aux bibliothèques publiques où les mentions touchent principalement les villes de Montréal, Québec et Ottawa (p. 247).

On évoque aussi, à divers endroits, l'impact de la culture de masse avec l'avènement de la radio, la popularité grandissante du disque et les transformations propres au cinéma qui deviendra progressivement parlant au tournant des années 1930 (p. 63 et 378). Certaines dimensions étudiées ici sauront ravir les historiens, en particulier ces pages consacrées aux premiers almanachs authentiquement québécois : on apprend que le célèbre *Almanach du peuple Beauchemin* avait, en 1920, un tirage de 80 000 exemplaires, soit « un exemplaire sur 20 personnes au Québec » (p. 207).

Plus récent titre de cette série, le sixième tome couvre la période de 1919 à 1933 et débute fort à propos par un portrait général des influences culturelles provenant de l'étranger, particulièrement de la France et des États-Unis, selon une dynamique qui caractérisait déjà les

années 1920 au Québec (p. 25). Dès cette époque, on se souciait de la pérennité du métier d'écrivain en soulevant la question du mécénat (p. 498). Ce sixième tome se conclut sur une série de réflexions nuancées sur le retour apparent du thème du régionalisme dans le roman québécois à partir des années 1930 (p. 507).

Plus qu'une simple énumération d'œuvres et de personnalités, *La vie littéraire au Québec* constitue un monument très éclairant sur l'histoire des idées au Québec. On conserve les subdivisions anciennes qui n'ont rien perdu de leur utilité pédagogique, évoquant tour à tour la prose d'idées et les textes d'imagination. L'ouvrage contient relativement peu de notes en bas de page et conviendra autant à l'historien de la culture qu'au lecteur non universitaire qui s'étonnera sans doute de l'ampleur de la bibliographie totalisant plus de 170 pages de références (p. 538-702). Pour toute personne intéressé à (re) découvrir des repères de notre littérature et de la culture québécoise, ce bilan de *La vie littéraire au Québec* fournira une infinité de publications mises en contexte.

Yves Laberge



Musée des religions du monde. *L'œil bleu : l'œuvre de sœur Jeanne Vanasse, rétrospective 1956-2013*. Québec, Les éditions GID, 2013, 187 p.



Dès le premier coup d'œil, on remarque la qualité graphique unique de cet ouvrage. Puis, l'œuvre d'avant-garde de

sœur Jeanne Vanasse surprend par sa transparence et sa lumière.

La recherche picturale et les productions de sœur Jeanne s'échelonnent sur plus de 50 années. Au cœur de sa création, une démarche de contemplation et un goût du risque qui remet en question les acquis s'appuyant sur ses succès. Elle choisit d'expérimenter sans s'encombrer des modes et des demandes du marché de l'art. Elle favorise l'approfondissement du monde mystérieux de la beauté. Son œuvre suscite plus de questions que de réponses, mais, assurément, une grande douceur en émerge.

Une part du livre est réservée à sa biographie. Ses études à l'École des beaux-arts de Québec, pendant qu'elle portait déjà le voile et habitait en communauté religieuse, et sa participation à la réforme du système d'éducation en font un être d'exception. Elle devient la première professeure du Département des arts plastiques au nouveau cégep de Trois-Rivières. Par la suite, elle occupera le poste de directrice pendant de nombreuses années. En tant que professeure, elle agit comme passeur auprès des étudiants et des étudiantes. L'art lui apparaissant être le parent pauvre de l'éducation, tout lui semble à faire. On peut parler d'une pionnière en son domaine.

Le livre *L'œil bleu* remplit sa mission de diffusion et rend accessible la compréhension du travail de sœur Jeanne Vanasse. Son œuvre suscite la curiosité et la démarche qui en est à l'origine peut servir de modèle et d'inspiration à nombre d'artistes.

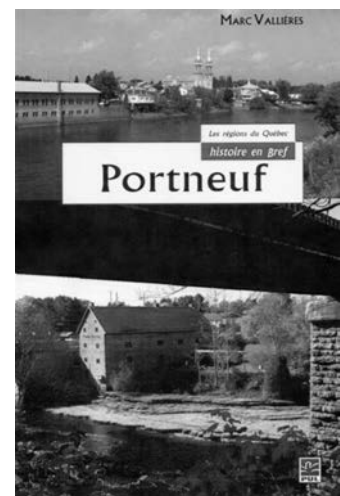
Diane Gaudreault



Marc Vallières. *Portneuf*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 198 p. (Coll. « Les régions du Québec... histoire en bref »).

La désignation de la région de Portneuf remonterait au premier établissement

dans une seigneurie concédée à Jacques Leneuf de la Poterie. La seconde syllabe a été ajoutée pour former le nom de la seigneurie, de la rivière, de la paroisse, etc. et à partir de 1830, du comté provincial et fédéral et puis de la municipalité régionale de comté (MRC). L'opuscule de Marc Vallières tire son origine de la synthèse en trois tomes de *l'Histoire de Québec et de sa région* où l'auteur a puisé l'essentiel des informations. Vallières remonte à l'époque glaciaire, évoque les vestiges de la période paléo-indienne, etc. Il développe l'époque seigneuriale sous le Régime français et donne la liste des fiefs, des seigneuries et précise que plutôt que le « territoire seigneurial, ce sera celui de la paroisse qui se hissera au cœur de la vie sociale et culturelle des localités de Portneuf. (p. 35). » La croissance démographique que connaît Portneuf crée des surplus de population qui doivent se déplacer dans les rangs arrière des seigneuries, ce qui contribue à la formation de nouvelles paroisses comme celle de Sainte-Catherine, en 1824.



Le nombre et le tonnage des navires construits dans Portneuf fait l'objet d'un tableau qui permet de découvrir la dynamique activité de construction navale au XIX^e siècle, particulièrement à Grondines et Deschambault. La période de baisse d'activité dans ce secteur voit aussi l'essor des exploitations agricoles, et celle du monde rural en général avec ses

activités forestières, ses institutions paroissiales, municipales et scolaires et ses villages encore embryonnaires (p. 70). À la fin du XIX^e siècle, plusieurs municipalités de la région de Portneuf connaissent une baisse de population, notamment Saint-Joseph-de-Deschambault, Cap-Santé et Sainte-Catherine-de-Portneuf, mais de manière générale, la population croît de 25 % en 40 ans, de 1871 à 1911, ce qui s'explique par une augmentation des exploitations agricoles dans les nouvelles parties de Portneuf. Portneuf est aussi témoin, dans les années 1870, de la construction d'un réseau ferroviaire qui a pour objectif de relier la région de Québec au lac Saint-Jean.

Les lacs situés aux limites des Laurentides vont jouir d'une activité touristique intense liée aux sports, en été comme en hiver. La crise économique entraîne la fermeture de concessions forestières. L'auteur aborde avec aisance les multiples facettes de la région comme les services éducatifs, les services médicaux et sociaux, le développement du complexe autoroutier, entre 1962 et 1976.

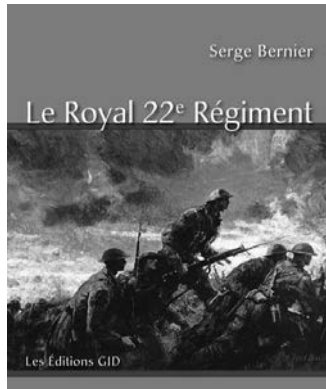
À compter de l'entrée en vigueur de la Loi sur l'aménagement et l'urbanisme en 1979, et jusqu'en 1981, des consultations de la population et des municipalités permettent d'établir la reconfiguration des territoires des MRC. C'est à cette époque que Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, Fossambault-sur-le-Lac et Lac-Saint-Joseph choisissent de se rattacher à la MRC de La Jacques-Cartier plutôt qu'à celle de Portneuf. L'auteur termine son opuscule publié dans la collection « Les régions du Québec... histoire en bref » par des repères chronologiques qui remontent à l'époque paléo-indienne. Orné de tableaux, de photos, de cartes, ce petit ouvrage tient bien en main et constitue une façon agréable de s'initier à l'histoire régionale.

Jean-Nicolas De Surmont



Serge Bernier. *Le Royal 22^e Régiment*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 214 p.

Afin de souligner en beauté le 100^e anniversaire du Royal 22^e Régiment, Serge Bernier nous propose de faire un survol de l'implication de ce bataillon depuis sa création, en 1914, jusqu'à aujourd'hui. L'auteur montre que le Royal 22^e Régiment a su se distinguer dans différents conflits mondiaux. Il retrace les grandes étapes de la création du bataillon, la chronologie des combats auxquels il a pris part et les différentes missions pour le maintien de la paix auxquelles il a participé. Il nous présente également la formation et l'entraînement rigoureux des soldats.



Ayant œuvré dans le milieu militaire une grande partie de sa vie, Serge Bernier pose un regard très humain sur le sujet. De cette façon, le lecteur peut se laisser emporter par le récit sans pour autant avoir l'impression de revivre toutes les atrocités de la guerre. Il n'est pas toujours facile d'écrire sur des sujets aussi importants que les conflits armés.

Le livre dépeint une réalité extrêmement dure, mais le ton utilisé est toujours teinté d'une admiration sentie pour ces hommes et ces femmes qui ont parfois payé de leur propre vie le retour à la stabilité. L'ouvrage de Serge Bernier se veut donc un vibrant hommage au Royal 22^e Régiment. Parions que ce livre saura rehausser encore un peu plus l'esprit de solidarité, de compassion et de sacrifice qui émane de ce bataillon depuis déjà 100 ans.

Le Royal 22^e Régiment n'a pas fini de faire parler de lui à cause de ses implications, de ses déploiements de soldats, de ses efforts, de ses réussites, mais aussi, inévitablement, à cause de ses pertes en vies humaines. Parce que l'homme est ainsi fait qu'il n'a toujours pas compris que la guerre ne fait que des perdants...

Johannie Cantin



Yves Bergeron et Philippe Dubé (dir.). *Mémoire de Mémoires. Étude de l'exposition inaugurale du Musée de la civilisation*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 307 p.

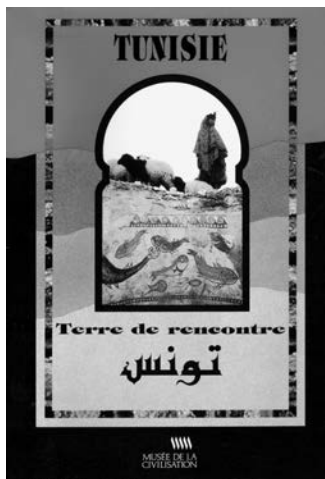
Collectif, *Tunisie : terre de rencontre*. Québec, Musée de la civilisation, 1990, 64 p.

Collectif, *Visite libre. Les 20 ans du Musée de la civilisation*. Québec et Montréal, Musée de la civilisation et Fides, 2009, 211 p.

Depuis 1988, le Musée de la civilisation à Québec a contribué à réinventer la conception que se font plusieurs « non-initiés » de ce que devrait être une institution muséologique, comptant parmi ses amis et ses fidèles visiteurs plusieurs personnes qui, de leur propre aveu, ne vont jamais au musée. Lieu privilégié de mise en valeur du patrimoine, de partage, de questionnement et d'éducation, le Musée de la civilisation est par ailleurs un coéditeur de plusieurs livres qui prolongent les multiples expositions temporaires qui s'y tiennent en parallèle. Trois de ces publications seront présentées successivement.

Parmi les tout premiers exemples des publications du Musée de la civilisation, le catalogue *Tunisie : terre de rencontre*, édité en 1990, accompagnait une de ces expositions qui était centrée non pas sur un thème transversal, mais sur un cas éloquent présentant sous de multiples facettes un lieu de civilisation plus que millénaire. À partir d'une série de chapitres

thématiques et de nombreuses reproductions d'œuvres choisies pour le public québécois, ce catalogue décrivait différentes époques grandioses de la société tunisienne depuis l'ère préhistorique, les Phéniciens, puis l'inclusion dans l'Empire romain, la conversion vers l'Islam, l'entrée dans la modernité, la présence européenne et la décolonisation. La description conçue par l'équipe du conservateur François Tremblay évitait les clichés et se centrait sur ce monde arabe qui fascine et fait rêver : ainsi, l'exposition recréait audacieusement l'atmosphère d'un souk à partir de son artisanat tandis qu'une autre zone évoquait le désert saharien et un oasis, tout en montrant l'évolution de l'architecture romaine puis islamique qui sont aussi propres à la Tunisie.



Autre exemple de la production éditoriale du Musée de la civilisation, l'ouvrage *Visite libre : les 20 ans du Musée de la civilisation* (coédité avec les éditions Fides) regroupait une vingtaine de retours momentanés sur des expositions emblématiques comme *Souffrir pour être belle*, lancée lors de son inauguration et figurant parmi les plus populaires auprès d'un large public. C'était l'occasion de mettre en valeur des objets de provenances très diverses ayant pour point commun la recherche de la beauté ou d'une certaine conformité avec des normes de beauté beaucoup plus liées à l'exigence des modes – par définition

éphémères – qu'à une véritable quête esthétique (p. 29). On y voyait de magnifiques robes de bal d'autrefois, des corsets anciens, des affiches publicitaires promouvant des modèles féminins, mais également des objets provenant du quotidien ou du monde du travail comme ce fauteuil rouge vif ayant servi dans un salon de coiffure féminin du Cap-de-la-Madeleine et datant de 1940 (p. 29). Les artefacts n'étaient pas toujours choisis pour leur esthétique, mais souvent pour leur représentativité d'une époque, d'un usage ou d'un courant.

D'autres expositions étaient axées sur un thème évocateur : *Territoires* liait des réalités québécoises (l'hiver, la chasse, le fleuve Saint-Laurent) à des éléments imaginaires ou propres à la culture matérielle (p. 123). Par ailleurs, une exposition patrimoniale présentée au Centre d'interprétation de Place-Royale (devenu une partie intégrante du Musée de la civilisation) mettait en évidence des aspects mythiques de notre passé : *Champlain retracé* recréait sous forme de maquette la zone entourant le cap Diamant et la fameuse Abitation de Samuel de Champlain à l'époque de la Nouvelle-France, en 1635 (voir p. 200). Bénéficiant de beaucoup plus de ressources que toutes les autres institutions québécoises vouées à l'action muséographique, le Musée de la civilisation demeure le grand musée de notre histoire et du patrimoine québécois.

Témoin de seulement quelques étapes de ce riche passé, le livre *Visite libre : les 20 ans du Musée de la civilisation* était le fruit d'une synthèse impressionnante effectuée par l'excellente équipe de Francine Légaré et Marie-Charlotte De Koninck. Visuellement, ce collectif réussit à montrer en quelques chapitres toute l'originalité du Musée de la civilisation à travers le caractère ludique de ses expositions, ses approches multidisciplinaires, ses mises en scène souvent théâtrales axées sur la nouvelle muséologie et le récit effectué par des objets apparemment épars rassemblés autour d'un thème transversal servant de fil conduc-

teur. En outre, une bibliographie collecte tous les livres publiés ou coédités par le Musée de la civilisation (p. 208-209). Ouvrage savant et plus étoffé que ceux qui le précèdent, le collectif *Mémoire de Mémoires : étude de l'exposition inaugurale du Musée de la civilisation* propose un bilan de l'exposition la plus ambitieuse de la courte histoire du Musée de la ci-

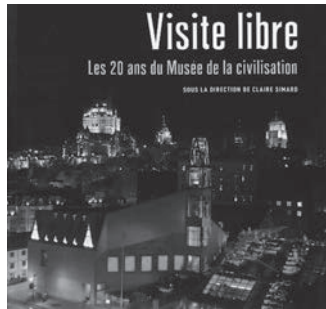


vilisation : *Mémoires*, centrée sur la patrimonialisation et la construction de l'identité collective québécoise. Les textes respectifs des professeurs Yves Bergeron et Philippe Dubé permettent de mesurer les multiples innovations liées à ce que j'aurais pu nommer « le nouveau modèle québécois de la muséologie » qui est apparu à cette occasion, en dépit du scepticisme du gouvernement libéral provincial en place depuis 1985 et de l'incompréhension des médias : dès son ouverture en 1988, le Musée de la civilisation était condamné à réussir! (p. 5). Plusieurs des instigateurs de ce projet ambitieux comme les historiens Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière témoignent de leurs expériences et des secrets de cette indéniable réussite (p. 55 et suivantes). Les premiers épisodes relatés ici sont passionnants. Engagé dès l'étape de la conception et coauteur du scénario à l'origine de *Mémoires*, le professeur Raymond Montpetit refait l'historique de la présence et des représentations du Québec dans

les expositions universelles ayant eu lieu dans le monde depuis 1851 dans un survol qui comprend ultimement l'Expo 67 (Terre des Hommes) de Montréal; sur ces bases, il explique ensuite la mise en récit de l'exposition *Mémoires* afin de parler avec une certaine distance des Québécois et de leur histoire (p. 25 et suivantes).

Plus loin, la directrice des collections, Andrée Gendreau, se remémore quelques règles d'or ayant permis le succès de cette entreprise de recherche, notamment cette consigne donnée par Gérard Grandmont et Henri Dorion : « éviter le copinage et s'assurer d'engager les chercheurs les plus compétents pour développer les problématiques inscrites à la programmation » (p. 66). Toute l'innovation inhérente à ce vaste projet est présentée dans le chapitre du concepteur Laurent Marquat qui résume ainsi cette aventure transitoire : « nous

sommes passés du domaine du design d'exposition à celui de la muséographie et de la scénographie, ou exprimé autrement, de l'objet mis en vitrine à l'environnement théâtral » (p. 70). Au fil des chapitres, l'ensemble est toutefois inégal



et s'essouffle dans la dernière moitié où certains passages semblent flous ou manquent d'approfondissement. Néanmoins, d'autres textes sont plus étoffés tout en restant clairs, comme cette syn-

thèse passionnante de Lucie Daignault sur les bases théoriques et conceptuelles de l'exposition *Mémoires* auxquelles s'ajoutent les résultats de plusieurs enquêtes réalisées auprès des visiteurs par l'équipe du Musée de la civilisation (p. 177 et suivantes). On y apprend l'intérêt du grand public pour l'histoire de Québec et particulièrement pour tout ce qui touche la Nouvelle-France (p. 194 et suivantes).

Chacun à sa manière, ces trois livres montrent à la fois l'originalité du concept inhérent au Musée de la civilisation (un musée multidisciplinaire, pour tous publics) et confirment son influence indéniable dans la famille des musées, au Québec comme ailleurs.

Yves Laberge



APHCQ
 Association des professeures et des professeurs d'histoire des collèges du Québec

Un regroupement de
professeures et professeurs
 d'institutions de niveau collégial publiques et privées,
 francophones et anglophones,
 qui contribue au rayonnement de l'histoire
 dans leurs milieux.

Pour information: Jean-Louis Vallée
 (418) 248-7164 poste 117 ■ jlvallée@cec.montmagny.qc.ca

Archives du Séminaire de Nicolet
 ... témoins de notre histoire...

Heures d'ouverture :
 du lundi au vendredi
 de 9 h à 12 h
 de 13 h à 16 h 30

900, boul. Louis-Fréchette, bureau 110, Nicolet J3T 1V5
 Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543
 Courriel électronique : seminairedenicolet@sogetel.net
 Site internet : <http://archivesseminairenicolet.wordpress.com>
 Centre régional d'archives privées agréé

1812: Des objets à découvrir

3 capsules web sur : CHATEAURAMEZAY.QC.CA

CHÂTEAU RAMEZAY
 MUSÉE ET SITE HISTORIQUE DE MONTRÉAL
 VIEUX-MONTRÉAL